

Pirandello. De la nouvelle « Colloque avec les personnages » à la pièce « Six personnages en quête d'auteur »

Colette Bigio

A son traducteur français Pirandello écrit : « Si vous voulez savoir quelque chose de moi... attendez que je pose la question à mes personnages. Peut-être seront-ils en mesure de me donner à moi-même quelques informations à mon sujet ».

J'ai fait le choix de relever quelques points entrelacés concernant la nouvelle et la pièce, dans ce jeu tragique entre réalité et fiction :

1. La division du sujet
2. Le *che vuoi*
3. Regard et traits mélancoliques

Un autre fil, non sans intérêt, que je n'aborderai pas, aurait pu tourner autour de la représentation.

1. Pirandello divisé

Que peuvent représenter ces personnages pour Pirandello et pourquoi vouloir les chasser ?

En les chassant il renonce à être ce qu'il est, à savoir un écrivain dans ce contexte de temps de guerre et de mort possible.

Mais il y a une exception : celui qui parle de la vie.

Quel sens donner à un personnage qui s'adresse à son auteur ?

Est-il une ombre comme l'ombre de sa mère ?

Mais il est l'ombre d'une fiction.

Or la fiction chez Pirandello lui permet de supporter les aléas de la vie comme la fiction le supporte.

Dans cette nouvelle, il s'agit de parler avec les ombres de personnes réelles qui appartiennent au passé et s'opposent aux personnages de ses fictions.

Il me semble que le personnage qu'il ne parvient pas à chasser est sa part d'ombre, sujet divisé qui ne s'avoue pas que derrière son angoisse il exprime qu'au fond tout ce qui arrive ou risque d'arriver n'a qu'une importance éphémère : la vie continue.

Pirandello est divisé entre :

- celui qui du fait du factuel s'angoisse par rapport à la guerre et tente de mettre à la porte tout ce qui a trait en lui à la littérature qui constitue l'univers de sa vie ;

- et la quiétude du personnage qui ignore tout de l'actuel et incarne « ce moi profond et obscur ».

Pirandello est animé par le pathos, l'angoisse, la rage, le dégoût, le découragement.

C'est quand il accepte sa division et par là même la paternité de son personnage (il en est l'auteur) que la pensée de son fils apparaît.

C'est quand il envisage sa mort que les ombres surgissent dans le texte comme renvoyant aux morts.

Parmi ces ombres, celle de la mère (comme auparavant le personnage) se présente comme malgré lui.

Le personnage, lui, est riant, béat.

Son dire réduit le tumulte éprouvé par l'auteur et l'élève tout autant dans une dimension hors temporalité.

N'est-ce pas ce qu'offre l'art, ici en l'occurrence la littérature ?

De même que la nature ici renvoie au rythme, à la répétition, à un hors temps, c'est bien ce réel qui revient toujours à la même place.

Est-ce paradoxal que ce soit un personnage de fiction qui désigne ce réel ?

Cette opposition entre l'éphémère des humains, la mortalité et l'éternité de la vie, vie comme éternel recommencement, et la mémoire du beau, éloigne l'horreur de l'instant, et permet de s'en abstraire en prenant de la hauteur.

2. Le *che vuoi*

« Je ne suis rien pour elle. »

Pourquoi sa mère est nostalgique des petits enfants, de son compagnon, de sa fille, et pas de lui ?

Dans les paroles de la mère, relevons : « Nous donnons la vie à nos enfants au point où cette vie n'est plus la nôtre, seul un reflet. »

Mais ce qui compte pour elle, c'est la vie reçue où elle revendique sa position d'enfant qui ne la quitte pas, ainsi que sa position de jeune femme.

Pirandello s'adresse à la mère qui ne lui répond qu'en tant que femme et lui reproche son absence à sa mort là où elle aurait eu quelque chose à lui dire, à lui donner.

La transmission non effectuée sera reprise grâce à la fiction : sa littérature.

N'est-ce pas parce qu'il se sent coupable ponctuellement d'être loin du front, loin de sa mère à sa mort, de vivre loin d'elle, en somme de n'être jamais à la bonne place, que dans ce texte elle ne lui adresse que ses manquements, voire des reproches, essentiellement de n'avoir pas été un objet de désir à la satisfaire ?

3. Regard et mélancolie

Notons que le personnage est semi-aveugle et que les ombres ont un regard. Pirandello est absent quand sa mère meurt.

Il ne l'a pas vue morte.

Il reste donc avec l'ombre de l'objet freudien qui est prégnante.

Il lui dit : « Je pleure parce que tu ne peux plus me voir, me donner une réalité, je ne suis plus vivant alors que tu restes vivante pour moi. »

Une façon de dire : « Je ne suis plus un fils pour toi. »

C'est une disparition plutôt qu'une mort qu'il ne peut chasser, comme ce personnage qu'il tente de chasser et qui fait retour en s'imposant.

A la fin de la nouvelle ce qu'il a perdu – le regard de la mère –, il le retrouve d'une certaine façon en le construisant dans la dernière phrase de sa mère comme une possible trouée hors de la mélancolie qui lui permettrait de ne plus être rien pour elle.

Je cite : « Les choses, regarde-les avec les yeux de ceux qui ne les voient plus. Tu en auras un regret mon fils qui te les rendra plus sacrées et plus belles. »

Je pense que la mélancolie n'est pas de l'ordre de la psychose mais peut relever d'un moment très archaïque de la constitution du sujet, et que tout sujet peut être amené à traverser ou retraverser ce temps de néantisation qui semble renvoyer au terme freudien d' *Hilflosigkeit*.

Quelques remarques sur la pièce « Six personnages en quête d'auteur ».

Je suis allée voir cette pièce et quelques réflexions me sont venues plus particulièrement à partir de la fin, avec en tête la formule de Lacan : « La vérité a structure de fiction. »

Une famille où chacun est arrêté, voire mortifié dans sa propre douleur, est composée de : Père, mère, belle-fille, fils aîné (seul enfant du couple), fils cadet, et petite-fille.

Ils se présentent à un metteur en scène afin que leur drame puisse être écrit et interprété par des comédiens.

Insatisfaits par le jeu des acteurs ils jouent eux-mêmes leur rôle.

C'est un jeu de cache-cache entre réalité et fiction.

A la fin, le fils cadet se suicide et on comprend que sa petite sœur s'était noyée quelques années auparavant.

Comme si pour entrevoir le réel il fallait le mettre en fiction.

Les six personnages sont seuls et restent figés, hors existence, dans l'attente de pouvoir s'adresser à quelqu'un qui soit désirant d'eux afin de leur donner chair.

Ils veulent être représentés.

J'y vois un parallèle avec la cure et le désir de l'analyste qui permettrait de produire de l'écart dans ce qui se répète, avec l'interprétation (analytique/théâtrale).

Dans la dernière scène, c'est encore une question de regard qui fait basculer la fiction vers le réel.

Le grand frère a vu son petit frère voir, regarder sa sœur se noyer.

Le petit pointe l'arme vers le regard de son frère pour ensuite la retourner contre lui.

Un autre motif plus prégnant serait que son suicide soit causé par son intention de mettre fin à la jouissance de son propre regard posé sur la noyade de sa sœur. Notons que son suicide se produit dans l'après-coup de la mise en scène de l'évènement.

Peut-on penser que cette fiction souhaitée par les personnages produise une rencontre avec le réel : ici le suicide ?

De même que dans une cure les effets de l'interprétation ne sont pas sans risque.

Pour conclure, deux points communs à la nouvelle et à la pièce :

- Les personnages s'imposent, on tente de les chasser, ils agacent puis suscitent un vif intérêt ;

- Le maternel défaille au profit de la femme. Dans la nouvelle, la mère est nostalgique de sa vie de jeune femme. Je cite : « Elle redresse le front et me regarde avec des yeux qui brillent encore de l'éclat de ses vingt ans », alors que Pirandello, lui, voit le vieux corps fatigué d'une mère.

Et dans la pièce la mère abandonne son fils pour suivre un homme.

Si pour Freud sa question était : « Que veut une femme », pour Pirandello serait-elle : « Qu'est-ce qu'une mère ? »